

Mes muscles, mes tendons, mes articulations étaient mouvements synchrones, gestes décidés, esprit tendu, je remontais les machines, un œil sur plans, les outils assurés dans ma main.

Le chien dormait la plupart du temps, allongé sur les couvertures de mon lit. La neige continuait de tomber en silence et la buée s'échappait de ma bouche. Quand je me couchais j'appréciais la chaleur que le chien laissait, un cercle chaud à l'emplacement de son sommeil, puis une bouillotte vivante installée sur le bout de mes pieds. Les grands feux que j'allumais dans l'atelier dégageaient un rayonnement vite avalé par les vasistas ouverts en haut des verrières. Le froid sec mangeait les vitres et les zébrures de la glace y ressemblaient à de grands coups de dents ou à de lents glissements de griffes.

Le réassemblage des machines était plus long que leur démontage. Et malgré ma détermination, malgré l'état résolu dans lequel je me trouvais, j'étais parfois parcouru de doutes, comme une ancienne pensée sombre qui remontait à la surface : avais-je bien tout noté, ne m'étais-je pas trompé dans mes calculs, mes plans ? Mais vite le corps reprenait le dessus, l'œil fixait son but et je me remettais en action. Pourtant, quand j'ai branché le premier moteur, j'ai hésité avant d'appuyer sur le bouton de démarrage. Étais-je à la hauteur ? Avais-je bien compris l'âme des ingénieurs qui m'avaient précédé ? Le démontage avait été un jeu d'enfant pareil à ces séances de dissection où les souris éventrées sur les paillasses offrent aux regards impudiques des élèves l'intérieur de leurs formidables boyaux. Mais à cet instant, je me sentais dans l'épiderme du créateur, de celui qui assemble et cherche à faire surgir du néant la forme projetée de son esprit, de celui qui joue d'un coup de dés, pipés par ses soins, la preuve irréfutable de sa capacité à exister au delà de lui-même. Alors, j'ai fumé une cigarette et c'est seulement quand j'ai écrasé le mégot au sol que j'ai appuyé sur le bouton. Le moteur a démarré

simplement ; son instinct s'était réveillé des ténèbres comateuses où je l'avais plongé, et j'ai pris conscience que dorénavant je possédais non seulement la connaissance mais également le savoir-faire.

J'ai donc balancé dans le feu toutes mes notes, mes plans, mes carnets et mes classeurs. J'ai seulement préservé les longues listes de matériels rangés dans la salle. Et je me suis remis à l'ouvrage. Mais cette fois-ci, j'ai dessiné mes propres machines, j'ai détourné, ré-agencé les engrenages et les modules électriques, reconstruit des entités nouvelles et originales. J'ai réinventé ainsi des pinces hydrauliques à pression continue, des marteaux-pilons à trancher l'acier le plus épais, des centrales informatiques reliées à des transporteurs de charge. Je remplissais petit à petit l'atelier de singuliers êtres vibrants et ronflants, de statues étranges aux déplacements lents et stables. Et j'avais aussi amélioré le fusil : allégé, silencieux, il me permettait désormais d'assommer un lapin à cinquante mètres ou de lui lier les pattes d'un tendeur élastique ; le chien se chargeait de l'égorger avant de déposer à mes pieds le bestiau qui se vidait de son sang en de belles trainées irrégulières sur la neige. Nous avons trouvé un équilibre, le chien et moi, moi inscrit dans les origines, lui dans les derniers soubresauts de la vie, et nous partageons les morceaux grillés ou rôtis de notre collaboration. Les jours passaient ainsi en cycles réguliers. La neige s'était tassée, elle gelait désormais et les avenues de l'usine brillaient d'un reflet aluminium. Je l'entendais craquer parfois, se briser dans un claquement sec, et le matin, le sol semblait avoir subi par endroits le passage d'une lame de rasoir qui l'avait entaillée sur toute son épaisseur. J'avais confectionné des crampons que j'accrochais à mes bottes et qui me permettaient de circuler facilement sur ce revêtement d'hiver. Le chien lui glissait, essayant de trouver avec ses griffes des aspérités pour assurer sa marche. J'avais bien tenté de lui fabriquer pour les pattes des housses antidérapantes avec des semelles en caoutchouc découpées dans des vieux pneus, mais il a détesté cela, les arrachant avec sa gueule et finissant par les déchirer comme des restes d'animaux morts. En fait, il a réussi, au fil des jours, à prendre ses habitudes sur la glace. Je le voyais négocier petit à petit ses virages, marquer de mieux en mieux ses appuis, planter ses

griffes pour entamer au final des changements de directions spectaculaires. Les lièvres entravés, eux, sautaient désespérément avant que ses crocs ne se referment sur leur gorge.

C'était un cycle, un cycle de jours et de nuits, de travail et de chasse, de froid et de cassures.

C'était la fin d'un cycle quand je les ai entendus arriver au loin dans un ronflement de diésel.